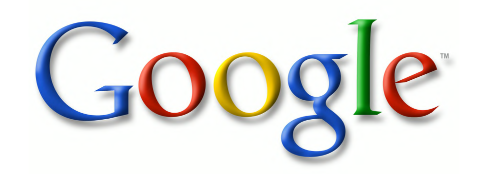


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

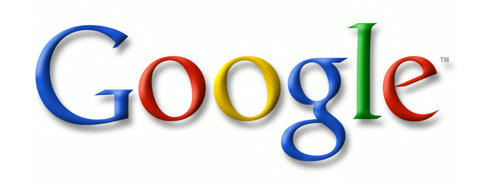
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

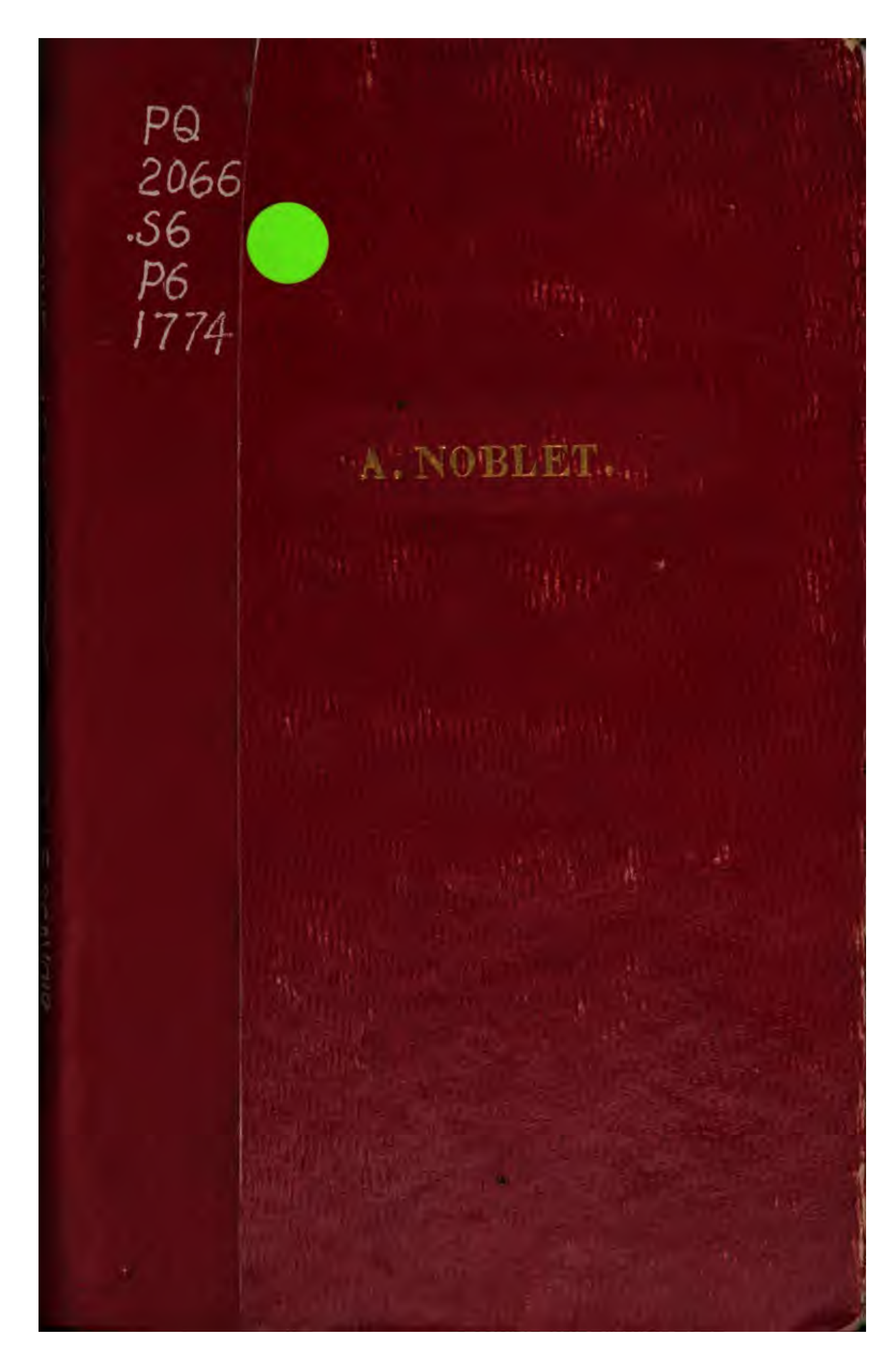
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

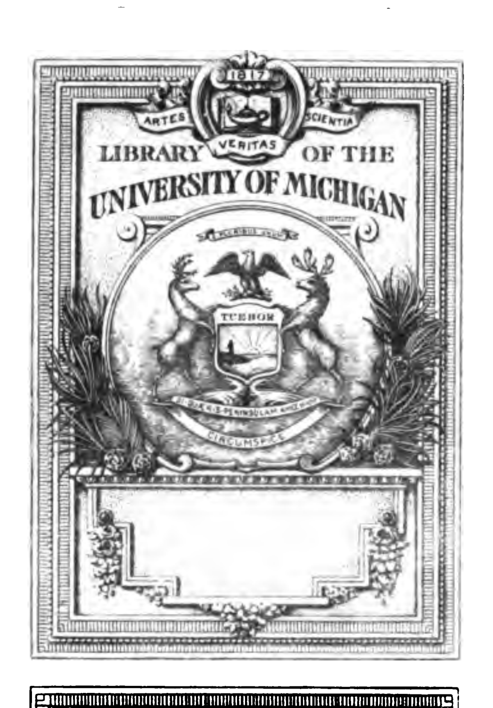
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

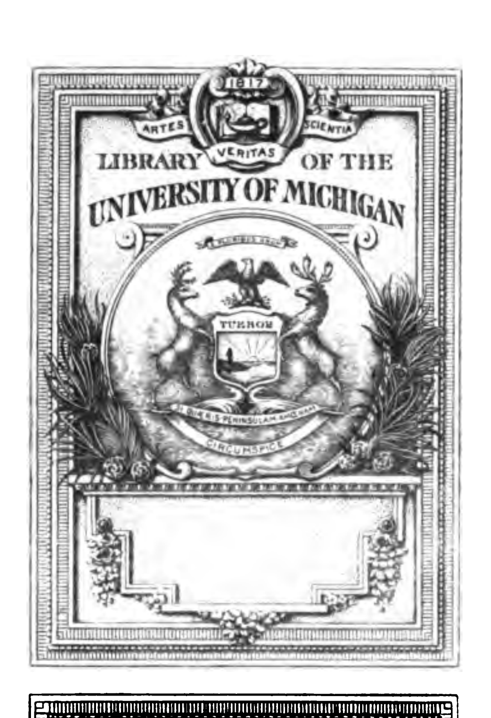


PQ
2066
.S6
P6
1774



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

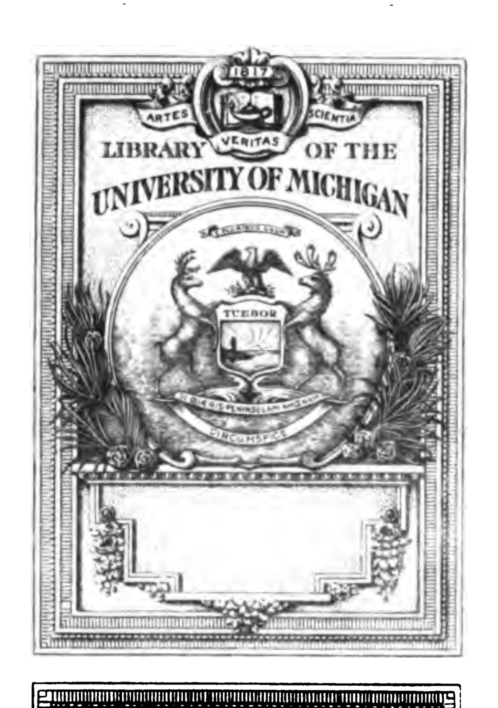
PQ
2066
.S6
P6
1774



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
2066
.S6
P6
1774





DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
2066
.S6
P6
1774

LE PHILOSOPHE SANS LE SÇAVOIR.

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Réprésentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 2 Décembre 1765.

Par M. SEDAINE

NOUVELLE ÉDITION.



Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez CLAUDE HERISSANT, Libraire - Imprimeur, rue Neuve Notre - Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

M. VANDERK pere,	*M. Brizard.*
M. VANDERK fils,	*M. Molé.*
M. DESPARVILLE Pere, ancien Officier.	*M. Grandval.*
M. DESPARVILLE fils, Officier de Cavalerie,	*M. le Kain.*
Mme VANDERK;	*Mlle Dumeſnil.*
UNE MARQUISE, ſœur de M. Vanderk pere,	*Mde Droüin.*
ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk,	*M. Préville.*
VICTORINE fille d'Antoine,	*Mlle. Doligny.*
Mlle SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk.	*Mlle Dépinai.*
UN PRÉSIDENT, futur époux de Mlle Vanderk,	*M. Dauberval.*
UN DOMESTIQUE de M. Deſparville,	*M. Bouret.*
UN DOMESTIQUE de M. Vanderk fils,	*M. Auger.*
LES DOMESTIQUES de la maiſon,	*M. Feulie.*
LE DOMESTIQUE de la Marquiſe.	

La ſcene eſt dans une grande ville de France.



LE PHILOSOPHE SANS LE SÇAVOIR,

COMÉDIE.

Danthon
Sour. Dram. 7#
Rom. Dept
2-8-34



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un grand Cabinet éclairé de bougies, un secrétaire sur un des côtés, sur lequel sont des papiers & des cartons.

SCENE PREMIERE.

ANTOINE VICTORINE.

ANTOINE.

QUOI! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé, & vous essuyant le yeux, & je ne peux pas sçavoir pourquoi vous pleurez?

VICTORINE.

Bon, mon Papa, les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paye pas de cette raison-là.

7-12-37 2:53

VICTORINE.

Je venois vous demander...

ANTOINE.

Me demander? Et moi je vous demande ce que vous avez à pleurer; & je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE.

Il y auroit assurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à dire étoit vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je suis descendue chez le Caissier de la part de Madame.

ANTOINE.

Hé bien?

VICTORINE.

Il y avoit plusieurs Messieurs qui attendoient leur tour, & qui causoient ensemble. L'un d'eux a dit: „ Ils ont mis l'épée à la main, nous sommes sortis, „ & on les a séparés. „

ANTOINE.

Qui?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai demandé. „ Je ne sçais, „ m'a dit l'un de ces Messieurs, „ ce sont deux jeunes gens: „ l'un est Officier dans la cavalerie, & l'autre dans „ la marine. „ Monsieur, l'avez-vous vu? „ Oui. Habit bleu, paremens rouges? Jeune? Oui, „ de vingt à vingt-deux ans; bien fait? „ Ils ont souri, j'ai rougi, & je n'ai osé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos questions étoient fort modestes.

VICTORINE.

Mais si c'étoit le fils de Monsieur ? . . .

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'Officier ?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai pensé.

ANTOINE.

Est-il le seul dans la marine ?

VICTORINE.

C'est ce que je me disois.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune ?

VICTORINE.

C'est vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien sensible.

VICTORINE.

Ce qui me feroit croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce Monsieur a dit que l'Officier de marine avoit commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurois.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'allarmer si aisément.

VICTORINE.

Hé, mon Papa, après vous, qui voulez-vous donc que j'aime plus ? Comment, c'est le fils de la maison : feue ma mere l'a nourri ; c'est mon frere de lait ; c'est le frere de ma jeune Maîtresse, & vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas ; mais soyez raisonable

VICTORINE.

Ah! cela me faisoit de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer.

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé?

VICTORINE.

Dans un Caffé.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être par hazard. Ah! si j'étois homme, j'irois.

ANTOINE.

Il va rentrer à l'instant. Et comment s'informer dans une grande ville...

SCENE II.

UN DOMESTIQUE *de M. Desparville*, ANTOINE, VICTORINE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR.

ANTOINE.

Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

C'est une Lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même: mon Maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monsieur n'est pas ici ; & quand il y seroit, vous prenez bien mal votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'est pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui ; mais c'est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n'est qu'une Lettre d'affaires, je suis son homme de confiance ; & je...

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, passez au magasin, & attendez, je vous ferai avertir.



SCENE III.

ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

MONSIEUR n'est donc pas rentré ?

ANTOINE.

Non. Il est retourné chez le Notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander .... Ah ! je voudrois que vous vissiez Mademoiselle avec ses habits de noces : on vient de les essayer. Les boucles d'oreilles, le collier, la rivière de diamans. Ah ! ils sont beaux : il y en a un gros comme cela : & Mademoiselle, ah ! comme elle est charmante. Le cher amoureux est en extase. Il est là, il la mange des yeux ; on lui a mis du rouge, & une mouche, ici. Vous ne la reconnoîtriez pas.

ANTOINE.

Si-tôt qu'elle a une mouche.

VICTORINE.

Madame m'a dit : „ Vas demander à ton pere „ si Monsieur est revenu, s'il n'est pas en affaire, „ si on peut lui parler ? „ je vais vous dire ; mais vous n'en parlerez pas, Mademoiselle va se faire annoncer comme une Dame de condition sous un autre nom : & je suis sûre que Monsieur y sera trompé.

ANTOINE.

Certainement un pere ne reconnoîtra pas sa fille.

VICTORINE.

Non, il ne la reconnoîtra pas ; j'en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez : il y aura de quoi rire.... Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penses encore ?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah ! voilà Monsieur. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

M. VANDERK pere, DEUX HOMMES *portant de l'argent dans des hautes*, ANTOINE.

M. VANDERK pere *se retournant dit aux Porteurs qu'il apperçoit.*

ALLEZ à ma caisse : descendez trois marches & montez-en cinq, au bout du corridor.

(*Les hotteurs sortent.*)

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK.

M. VANDERK pere.

Non, reste. Les Notaires ne finissent point. (*il pose son épée & son chapeau : il ouvre un secrétaire*) Au reste ils ont raison : nous ne voyons que le présent, & ils voient l'avenir. Mon fils est-il rentré?

ANTOINE.

Non Monsieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caisse.

M. VANDERK pere.

Gardes-en un. Oh ça, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

ANTOINE.

N'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK pere.

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi ? Reposez-vous sur moi.

M. VANDERK pere.

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien assez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK pere.

Tu auras un nombre de domestiques étrangers, c'est ce qui m'effraie, sur-tout ceux de ma sœur.

ANTOINE.

Je le sçais.

M. VANDERK pere.

Je ne veux pas de débauche.

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

M. VANDERK pere.

Que la table des Commis soit servie comme la mienne.

ANTOINE.

Oui Monſieur.

M. VANDERK pere.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

M. VANDERK pere.

J'y veux recevoir leur ſanté, & boire à la leur.

ANTOINE.

Ils en ſeront charmés.

M. VANDERK pere.

La table des domeſtiques ſans profuſion du côté du vin.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK pere.

Un demi-louis à chacun comme préſent de noces. Si tu n'as pas aſſez, avance-le.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK pere.

Je crois que voilà tout... Les magaſins fermés, que perſonne n'y entre paſſé dix heures.... Que quelqu'un reſte dans les bureaux, & ferme la porte en dedans.

ANTOINE.

Ma fille y reſtera.

M. VANDERK pere.

Non. Il faut que ta fille ſoit près de ſa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fuſées, de quelques petards. Mon fils veut brûler ſes manchettes.

ANTOINE.

C'eſt peu de choſe.

M. VANDERK pere.

Ais toujours ſoin que les réſervoirs ſoient pleins d'eau.

SCENE V.

VICTORINE, M. VANDERK pere, ANTOINE.

(*Victorine entre & parle à ſon pere à l'oreille.*)

ANTOINE *à ſa fille*

OUI.



SCENE VI.

M. VANDERK pere, ANTOINE.

ANTOINE.

MONSIEUR, vous croyez-vous capable d'un grand ſecret ?

M. VANDERK pere.

Encore quelques fuſées, quelques violons ?

ANTOINE.

C'eſt bien autre choſe. Une Demoiſelle qui a pour vous la plus grande tendreſſe.

M. VANDERK pere.

Ma fille ?

ANTOINE.

Juſte. Elle vous demande un tête à tête.

M. VANDERK pere.

Sçais-tu pourquoi ?

ANTOINE.

Elle vient d'eſſayer ſes diamans, ſa robe de noce : on lui a mis un peu de rouge. Madame & Elle penſent que vous ne la reconnoîtrez pas. La voici.

SCENE VII.

LES MEMES, UN DOMESTIQUE, M. VANDERK pere.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, Madame la Marquiſe de Vanderville.

M. VANDERK pere.

Faites entrer.

(*On ouvre les deux battans.*)

SCENE VIII.

M. VANDERK pere, ANTOINE, Mlle SOPHIE VANDERK annoncée ſous le nom de Madame de Vanderville.

SOPHIE *faiſant de profondes révérences.*

MON... Monſieur.

M. VANDERK pere.

Madame. (*au Domeſtique.*) Avancez un fauteuil. [*Ils s'aſſient.*] (*à Antoine.*) Elle n'eſt pas mal. (*à Sophie.*) Puis-je ſçavoir de Madame ce qui me procure l'honneur de la voir.

SOPHIE *tremblante.*

C'eſt que... Mon... Monſieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK pere.

Si Madame veut bien me le confier.

(*Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.*)

ANTOINE.

Ah ! Monſieur, qu'elle eſt belle comme cela !

SOPHIE.

Le voici. (*Le Pere ſe leve pour prendre le papier.*) Ah ! Monſieur, pourquoi vous déranger? (*à part.*) Je ſuis toute interdite.

M. VANDERK pere.

Cela suffit. C'est trente louis. Ah ! rien de mieux. (*Pendant qu'il va à son secretaire, Sophie fait signe à Antoine de ne rien dire.*) Ce billet est excellent : il vous est venu par la Hollande.

SOPHIE.

Non... oui.

M. VANDERK pere.

Vous avez raison, Madame... Voici la somme.

SOPHIE.

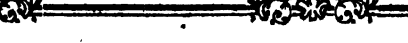
Monsieur, je suis votre très-humble & très-obéissante servante.

M. VANDERK pere.

Madame ne compte pas ?

SOPHIE.

Non. Ah ! mon cher Monsieur. Vous êtes un si honnête homme, que la réputation... la rénommée dont...



SCENE IX.

LES MEMES, Mme VANDERK.

SOPHIE.

AH ! maman, mon cher pere s'est moqué de moi.

M. VANDERK pere.

Comment ! c'est vous, ma fille ?

SOPHIE.

Ah ! vous m'aviez reconnue.

Mme VANDERK *à son mari.*

Comment la trouvez-vous ?

M. VANDERK pere.

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez seulement pas regardée. Je ne

ſuis pas une trompeuſe; & voici votre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la premiere perſonne.

M. VANDERK pere.

Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que dans toute ta vie tu puiſſes te reprocher une fauſſeté même en badinant. Ton billet je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah! mon cher pere...

M. VANDERK pere.

Vous aurez des préſens à faire demain.

SCENE X.

LES MEMES, LE GENDRE futur.

M. VANDERK pere.

VOus allez, Monſieur, épouſer une jolie perſonne. Se faire annoncer ſous un faux nom, ſe ſervir d'un faux ſeing pour tromper ſon pere: tout cela n'eſt qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE.

Ah! Monſieur, vous avez à punir deux coupables. Je ſuis complice, & voici la main qui a ſigné.

M. VANDERK pere.

Prenant la main de ſa fille & celle de ſon futur.

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Comment recompenſez-vous donc?

Mme VANDERK.

(Madame Vanderk fait un ſigne à ſa fille.)

Ma fille...

SOPHIE *au futur.*

Permettez-moi, Monſieur, de vous prier...

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux dire.

Mme VANDERK *à son mari.*

Votre fille eſt dans un grand embarras.

M. VANDERK pere.

Quel eſt-il ?

LE GENDRE *à Sophie.*

Je voudrois bien vous deviner... Ah ! c'eſt de vous laiſſer ?

SOPHIE.

Oui.

SCENE XI.

M. ET Mme VANDERK, SOPHIE.

Mme VANDERK.

VOTRE fille ſe marie demain, elle nous quitte elle voudroit vous demander...

M. VANDERK pere.

Ah, Madame.

Mme VANDERK *à ſa fille.*

Ma fille...

SOPHIE.

Ma mere ! ... Ah ! mon cher pere, je...
(Se diſpoſant à ſe mettre à genoux, ſon pere la retient.)

M. VANDERK pere.

Ma fille, épargne à ta mere & à moi l'attendriſſement d'un pareil moment. Toutes nos actions, juſqu'à préſent, ne tendent qu'à attirer ſur toi & ſur ton frere toutes les faveurs du Ciel. Ne perd jamais de vuë, ma fille, que la bonne conduite des pere & mere eſt la bénédiction des enfans.

SOPHIE.

Ah ! ſi jamais je l'oublie.

SCENE XII.

LES MEMES, VICTORINE.

VICTORINE.

LE voilà, le voilà.

Mme VANDERK.

Qui ? qui donc ?

VICTORINE.

Monsieur votre fils.

Mme VANDERK.

Je vous assure, Victorine, que plus vous avancez en âge, & plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame ?

Mme VANDERK.

Premiérement, vous entrez ici sans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais, Madame.

Mme VANDERK.

A-t-on coutume d'annoncer mon fils ?

SOPHIE.

En verité, ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'est que le voilà.

SCENE XIII.

LES MEMES, M. VANDERK fils.

SOPHIE.

AH ! nous allons voir. (*M. Vanderk fils fait de grandes révérences à sa sœur qu'il ne reconnoît pas.*) Ah ! mon frere ne me reconnoît pas.

M. VANDERK fils.

M. VANDERK fils.

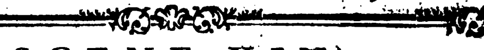
Hé ! c'est ma sœur ! Oh, elle est charmante !

Mme VANDERK.

Tu la trouves donc bien ?

M. VANDERK fils.

Oui, ma mere.



SCENE XIV.

LES MEMES, LE GENDRE.

LE GENDRE *bas à Sophie.*

M'Est-il permis d'approcher ? Les Notaires... (*au Pere.*) Les Notaires sont arrivés. (*Il veut donner la main à Sophie, elle indique sa mere en souriant. Il s'apperçoit de sa méprise.*) Ah !

SCENE XV.

M. VANDERK fils, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

VOus me trouvez donc bien ?

M. VANDERK fils.

Très-bien.

SOPHIE.

Et moi, mon frere, je trouve fort mal de ce qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu si tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK fils.

Mais, quelle heure donc ?

SOPHIE *lui présentant une montre.*

Tenez, regardez.

M. VANDERK fils *en considérant la montre.*

Il est vrai qu'il est un peu tard, je crois qu'elle avance ; elle est jolie. (*Il veut la rendre.*)

SOPHIE.

Non mon frere, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

M. VÁNDERK fils.

Et moi je l'accepte de bon cœur. Puissé-je à chaque fois que j'y regarderai, me feliciter de vous sçavoir heureuse.



SCENE XVI.

LES MEMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE *à Sophie.*

MADEMOISELLE, on vous attend.

SOPHIE.

Ne venez-vous pas, mon frere?

M. VANDERK fils.

Oui, j'y vais... tout à l'heure. Je vous suis....

SCENE XVII.

M. VANDERK fils; VICTORINE.

VICTORINE.

VOus m'avez bien inquiétée. Une dispute dans un Café.

M. VANDERK fils.

Est-ce que mon pere sçait cela ?

VICTORINE.

Est-ce que cela est vrai ?

M. VÁNDERK fils.

Non, non Victorine.

(Il entre dans le sallon.)

VICTORINE *en s'en allant. (d'un autre côté.)*

Ah! que cela m'inquiéte.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE *de M. Desparville.*

ANTOINE.

OU diable étiez-vous donc ?

LE DOMESTIQUE.

J'étois dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avoit envoyé ?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Eh ! que faisiez-vous-là ?

LE DOMESTIQUE.

Je dormois.

ANTOINE.

Vous dormiez ! il faut qu'il y ait plus de trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sçais rien : eh bien votre maître est-il rentré ?

ANTOINE.

Bon ; on a soupé depuis,

LE DOMESTIQUE.

Enfin, puis-je lui remettre ma Lettre.

ANTOINE.

Attendez.



SCENE II.

LES MÊMES, M. VANDERK fils.

LE DOMESTIQUE *voyant entrer M. Vanderk fils,*

N'Est-ce pas là lui ?

ANTOINE.

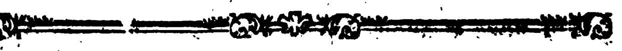
Non, non, restez; parbleu, vous êtes un drôle d'homme de rester dans ce magasin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurois passé la nuit, si la faim ne m'avoit pas réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez.



SCENE III.

M. VANDERK fils, *seul.*

QUELLE fatalité ! je ne voulois pas sortir; il sembloit que j'avois un pressentiment : n'importe .... Un Commerçant .... un Commerçant .... c'est l'état de mon Pere, au fait, & je ne souffrirai jamais qu'on l'humilie, j'aurai tort tant qu'on voudra ; mais .... Ah ; mon Pere !... mon Pere ! ... un jour de noce.... je vois toutes ses inquiétudes, toute sa douleur, le désespoir de ma Mere, ma Sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah Dieux ! ... que ne donnerois-je

pas pour reculer d'un jour, reculer !... (*le pere entre, & le regarde.*) Non certes, je ne reculerai pas. Ah, Dieu !

(*Il apperçoit son pere, il prend un air gai.*)

SCENE IV.

M. VANDERK pere, M. VANDERK fils

M. VANDERK pere.

EH, mais mon fils, quelle pétulance ! quels mouvemens ! que signifie ?...

M. VANDERK fils.

Je déclamois ; je faisois le Héros.

M. VANDERK pere.

Vous ne représenteriez pas demain quelque Piéce de Théâtre, une Tragédie ?

M. VANDERK fils.

Non, non, mon pere.

M. VANDERK pere.

Faites, si cela vous amuse ; mais il faudroit quelques précautions, dites-le-moi ; & s'il ne faut pas que je le sçache, je ne le sçaurai pas.

M. VANDERK fils.

Je vous suis obligé, mon pere ; je vous le dirois.

M. VANDERK pere.

Si vous me trompez, prenez-y garde : je ferai cabale.

M. VANDERK fils.

Je ne crains pas cela ; mais, mon pere, on vient de lire le contrat de mariage de ma sœur : nous l'avons tous signé. Quel nom avez-vous donc pris ? & quel nom m'avez-vous fait prendre ?

M. VANDERK pere.

Le vôtre.

M. VANDERK fils.

Le mien! eſt-ce que celui que je porte ? ...

M. VANDERK pere.

Ce n'eſt qu'un ſurnom.

M. VANDERK fils.

Vous vous êtes titré de Chevalier, d'ancien Baron de Saviéres, de Claviéres, de...

M. VANDERK pere.

Je le ſuis.

M. VANDERK fils.

Vous êtes donc Gentilhomme ?

M. VANDERK pere.

Oui.

M. VANDERK fils.

Oui.

M. VANDERK pere.

Vous doutez de ce que je dis.

M. VANDERK fils.

Non, mon pere; mais eſt-il poſſible? ...

M. VANDERK pere.

Il n'eſt pas poſſible, que je ſois Gentilhomme ?

M. VANDERK fils.

Je ne dis pas cela. Mais eſt-il poſſible, fuſſiez-vous le plus pauvre des Nobles, que vous ayez pris un état ? ...

M. VANDERK pere.

Mon fils, lorſqu'un homme entre dans le monde, il eſt le jouet des circonſtances.

M. VANDERK fils.

En eſt-il d'aſſez fortes pour nous faire deſcendre du du rang le plus diſtingué au rang ...

M. VANDERK pere.

Achevez, au rang le plus bas.

M. VANDERK fils.

Je ne voulois pas dire cela.

M. VANDERK pere.

Écoutez : le compte le plus rigide qu'un pere doive à son fils, est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses encêtres : asséyez-vous. (*Il s'assied ; le fils prend un siége, & ne s'assied pas.*) J'ai été élevé par votre bis-ayeul : mon pere fut tué fort jeune à la tête de son Régiment. Si vous éties moins raisonnable, je ne vous confierois pas l'histoire de ma jeunesse : & la voici. Votre Mere, fille d'un Gentilhomme voisin, a été ma seule & unique passion. Dans l'âge où on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune Officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans, c'étoit mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant : votre Mere n'avoit pas douze ans ? il me traita avec hauteur, je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK fils.

Vous vous battîtes.

M. VANDERK pere.

Oui mon fils.

M. VANDERK fils.

Au pistolet ?

M. VANDERK pere.

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre Mere me jura une constance, qu'elle a eue toute sa vie ; je m'embarquai. Un bon Hollandois, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étois, me prit en affection. Nous fumes attaqués, & je lui fus utile, (c'est là que j'ai connu Antoine.) Le bon Marchand m'associa à son commerce, il m'offrit sa niéce & sa fortune. Je lui dis mes engagemens, il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parens de votre Mere, il me l'amene avec sa nourice : (c'est cette bonne vieille qui est ici.) Nous nous marions ; le bon Hollandois mourut dans mes bras, je pris à sa priére & son nom & son commerce : le Ciel a béni ma for-

tune, je ne peux pas être plus heureux, je suis estimé: voici votre sœur bien établie, votre beau-frere remplit avec honneur une des premiéres places dans la Robe. Pour vous, mon Fils, vous serez digne de moi & de vos ayeux: j'ai déja remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le Prince avoit fait sortir des mains de nos ancêtres, il seront à vous ces biens; & si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer; mais dans un siécle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut procurer la Noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK fils.

Ah, mon pere, je ne le pense pas; mais le préjugé est malheureusement si fort....

M. VANDERK pere.

Un préjugé! un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK fils.

Cela n'empêche pas que le commerce ne soit vu comme un état....

M. VANDERK pere.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme, qui d'un trait de plume se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, son seing n'a pas besoin, comme la monnoie d'un Souverain, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte, sa personne a tout fait; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK fils.

J'en conviens; mais ....

M. VANDERK pere.

Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert; il les sert toutes, & en est servi: c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK fils.

Cela peut être vrai; mais enfin en lui-même qu'a-t-il de respectable?

M. VANDERK pere.

M. VANDERK pere.

De respectable ! ce qui légitime dans un Gentilhomme les droits de la naissance ; ce qui fait la base de ses titres ; la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK fils.

Votre seule conduite, mon pere....

M. VANDERK pere.

Quelques particuliers audacieux font armer les Rois, la guerre s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée ; mais ce Négociant Anglois, Hollandois, Russe ou Chinois, n'en est pas moins l'ami de mon cœur : nous sommes sur la superficie de la terre autant de fils de soie qui lient ensemble les nations, & les ramenent à la paix par la nécessité du commerce. Voilà, mon fils, ce qu'est un honnête Négociant.

M. VANDERK fils.

Et le Gentilhomme donc, & le Militaire ?

M. VANDERK pere.

Je ne connois que deux états au dessus du Commerçant, (en supposant qu'il y ait des différences entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le Ciel les a placés :) je ne connois que deux états le Magistrat qui fait parler les Loix, & le Guerrier qui défend la Patrie.

M. VANDERK fils.

Je suis donc Gentilhomme ?

M. VANDERK pere.

Oui, mon fils : il est peu de bonnes maisons auxquelles vous ne teniez, & qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK fils.

Pourquoi donc me l'avoir caché ?

M. VANDERK pere.

Par une prudence peut-être inutile. J'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos

vertus ; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire réfléxions, qui dans un âge moins avancé se seroient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK fils.

Je ne crois pas que jamais.....



SCENE V.

LES MEMES, ANTOINE, LE DOMESTIQUE *de M. Desparville.*

M. VANDERK pere.

QU'est-ce ?

ANTOINE.

Il y a, Monsieur, plus de trois heures qu'il est là : c'est un Domestique.

M. VANDERK pere.

Pourquoi faire attendre ? Pourquoi ne pas faire parler ? Son tems peut être precieux ; son Maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a soupé, il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me suis endormi. Ma foi, on est las, las.... Où diable est-elle à présent ? cette chienne de Lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK pere.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah, la voilà.

(Pendant que le Pere lit, le Domestique baille, & le fils réve.)

M. VANDERK pere.

Vous direz à votre Maître.... Qu'est-il votre Maître ?

LE DOMESTIQUE.

Monſieur Deſparville.

M. VANDERK pere.

J'entends ; mais quel eſt ſon état ?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas long-tems que je ſuis à lui ; mais il a ſervi.

M. VANDERK pere.

Servi ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'eſt un ancien Officier... un Officier diſtingué même,...

M. VANDERK pere.

Dites à votre Maître, dites à M. Deſparville que demain entre trois & quatre heures après midi je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK pere.

Dites, je vous en prie, que je ſuis bien faché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je ſuis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Oh, je ſçais, je ſçais... La noce de Mademoiſelle votre fille... oh, je ſçais, je ſçais.

(Il tourne du côté du magaſin.)

ANTOINE.

Hé bien, où allez-vous? encore dormir.

SCENE VI.

M. VANDERK pere, M. VANDERK fil

M. VANDERK fils.

MON pere, je vous prie de pardonner à mes réflexions.

M. VANDERK pere.

Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK fils.

Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK pere.

C'est de votre âge : vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous sur cet article. Quiconque n'est pas Militaire, n'est rien.

M. VANDERK fils.

Qui donc.

M. VANDERK pere.

Votre Tante, ma propre Sœur, elle devroit être arrivée. C'est en vain que je l'ai établie honorablement : elle est veuve à présent & sans enfans ; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux : cependant elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris ; & lorsque mes dons ne profanent pas ses mains, le nom de Frere profaneroit ses levres : elle est cependant la meilleure de toutes les femmes ; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les sentimens de la nature & de la reconnoissance.

M. VANDERK fils.

Moi, mon pere, à votre place je ne lui pardonnerois jamais.

M. VANDERK pere.

Pourquoi ? Elle est ainsi, mon fils ; c'est une foiblesse en elle ; c'est de l'honneur mal entendu, mais c'est toujours de l'honneur.

M. VANDERK fils.

Vous ne m'aviez jamais parlé de cette Tante.

M. VANDERK pere.

Ce silence entroit dans mon systême à votre égard ; elle vit dans le fond du Berry ; elle n'y soutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres ; & l'idée de

noblesse est si forte en elle, que je ne lui aurois pas persuadé de venir au mariage de votre sœur, si je ne lui avois écris qu'elle épouse un homme de qualité; encore a-t-elle mis des conditions singuliéres.

M. VANDERK fils.

Des conditions!

M. VANDERK pere.

„ Mon cher frere; [m'écrit-elle,] j'irai; mais ne „ seroit-il pas mieux, ne seroit-il pas plus convenable „ que je ne passasse que pour une parente éloignée de „ votre femme pour une protectrice de la famille ?" Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnements qui .... J'entends une voiture.

M. VANDERK fils.

Je vais voir.

SCENE VII.

LES MEMES, Mme VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, VICTORINE.

Mme VANDERK.

VOICI, je crois ma belle-sœur.

M. VANDERK pere.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK pere.

Restez ici je vais au devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je ?

M. VANDERK pere.

Non, restez. Victorine, éclairez-moi.

Victorine prend un flambeau, & passe devant.

SCENE VIII.

Mme VANDERK, M. VANDERK fils, SOPHIE, LE GENDRE.

LE GENDRE.

EH bien, mon cher frere, vous avez aujourd'hui un petit air serieux.

M. VANDERK fils.

Non, je vous assure.

LE GENDRE.

Pensez-vous que votre chere sœur ne sera pas heureuse avec moi?

M. VANDERK fils.

Je ne doute pas qu'elle ne le soit.

SOPHIE *à sa mere.*

L'appellerai-je ma tante?

Mme VANDERK.

Gardez-vous-en bien, laissez-moi parler.

SCENE IX.

LES MEMES, M. VANDERK pere, VICTORINE, LA TANTE, UN LAQUAIS *de la Tante en veste, une ceinture de soie, botté, un fouet sur l'épaule, portant la queue de sa maîtresse.*

LA TANTE.

AH! j'ai les yeux éblouis. Ecartez ces flambeaux. Point d'ordre sur les routes. Je devrois être ici il y a deux heures. Soyez de condition, n'en soyez pas, une Duchesse, une Financiére, c'est égal. Des chevaux terribles. Mes femmes ont eu des peurs. (*à son Laquais.*) Laissez ma robe, vous. Ah, c'est Madame Vanderk!

Mme VANDERK *avance, la salue, & met de la hauteur.*

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter.

LA TANTE *fait une révérence protegeante, & n'embrasse pas.*

Quel est ce Monsieur noir, & ce jeune homme ?

M. VANDERK pere.

C'est mon gendre futur.

LA TANTE *en regardant le fils.*

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d'un sang noble.

M. VANDERK pere.

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose du grand-pere ?

LA TANTE.

Mais... oui... le front : il est sans doute avancé dans le service ?

M. VANDERK pere.

Non, il est trop jeune.

LA TANTE.

Il a sans doute un Régiment.

M. VANDERK pere.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc ?

M. VANDERK pere.

Lorsque par ses services il aura mérité la faveur de la Cour, je suis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raisons, il est fort bien... votre fille l'aime sans doute ?

M. VANDERK pere.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Mais je me ſerois très-peu embarraſſée de cet amour-là, & j'aurois voulu que mon gendre eût eu un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK pere.

Il eſt Préſident.

LA TANTE.

Préſident pourquoi porte-t-il l'épée ?

M. VANDERK pere.

Qui ! voici mon gendre futur.

LA TANTE.

Cela ; Monſieur eſt donc de Robe ?

LE GENDRE.

Oui, Madame, & je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monſieur, il y a dans la Robe des perſonnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE.

Et qui le ſont, Madame.

LA TANTE. (*A ſon frere.*)

Vous ne m'aviez pas écrit que c'étoit un homme de Robe. (*au gendre.*) Je vous fais, Monſieur, mon compliment, je ſuis charmée de vous voir uni à une famille ....

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prens le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

Mademoiſelle a dans toute ſa perſonne un air, une grace, une modeſtie, un ſerieux : elle ſera dignement Madame la Préſidente. (*regardant le fils.*) Et ce jeune Monſieur.

M. VANDERK pere.

M. VANDERK pere.

C'est mon fils.

LA TANTE.

Votre fils ! votre fils ! vous ne me le dites pas... vous ne me le dites pas, c'est mon neveu, ah ! il est charmant, il est charmant : embrassez-moi, mon cher enfant. Ah ! vous avez raison, c'est tout le portrait du grand-pere ! il m'a saisie ; ses yeux, son front, l'air noble : ah ! mon frere, ah ! Monsieur, je veux l'emmener, je veux le faire connoître dans la province ; je le présenterai ; ah ! il est charmant.

Mme VANDERK.

Madame, voulez-vous passer dans votre appartement ?

M. VANDERK pere.

On va vous servir.

LA TANTE.

Ah ! mon lit, mon lit & un bouillon. Ah ! il est charmant : je le retiens demain pour me donner la main. Bon soir, mon cher neveu, bon soir.

M. VANDERK fils.

Ma chere tante, je vous souhaite...

SCENE X.

M. VANDERK fils, VICTORINE.

M. VANDERK fils.

MA chere tante est assez folle.

VICTORINE.

C'est Madame votre tante ?

M. VANDERK fils.

Oui, sœur de mon pere.

VICTORINE.

Ses domestiques font un train ; elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes : ils sont d'une arrogance ? Madame la Marquise par-ci, Madame la

Marquiſe par-là, elle veut ceci, elle entend ça; il ſemble que tout ſoit à eux.

M. VANDERK fils.

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la ſuivez pas votre chere tante ?

M. VANDERK fils.

J'y vais. Bon ſoir Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

M. VANDERK fils.

Que veux-tu ?

VICTORINE.

Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK fils.

Tu ne l'as pas vue ?

VICTORINE.

Que je la voie encore !.... Ah ! elle eſt belle... des diamans ... à répétition ... il eſt onze heures 7... 8... 9... 10 minutes onze heures dix minutes. Demain à pareille heure... Voulez-vous que je vous diſe tout ce que vous ferez demain ?

M. VANDERK fils.

Ce que je ferai ?

VICTORINE.

Oui .... vous vous leverez à ſept, diſons à huit heures ; vous deſcendrez à dix ; vous donnerez la main à la Mariée : on reviendra à deux heures : on dînera, on jouera ; enſuite votre feu d'artifice, pourvu encore que vous ne ſoyez pas bleſſé.

M. VANDERK fils.

Bleſſé. Qu'importe ?

VICTORINE.

Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK fils.

Bon !

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK fils.

Tu ſerois bien étonnée ſi je ne faiſois rien de tout cela.

VICTORINE.

Que ferez-vous donc ?

M. VANDERK fils.

Au reſte, tu peux avoir raiſon.

VICTORINE.

C'eſt joli, une montre à répétition : lorſqu'on ſe réveille, on ſonne l'heure ; je crois que je me réveillerois tout exprès.

M. VANDERK fils.

Eh bien, je veux qu'elle paſſe la nuit dans ta chambre, pour ſçavoir ſi tu te réveilleras.

VICTORINE.

Oh, non.

M. VANDERK fils.

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le ſçavoit, on ſe moqueroit de moi.

M. VANDERK fils.

Qui le dira ? tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous en pouvez être ſur ; mais ... & vous.

M. VANDERK fils.

N'ai-je pas ma pendule ? & tu me la rendras.

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK fils.

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc ?

M. VANDERK fils.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Eh, mais, ſans doute.

M. VANDERK fils.

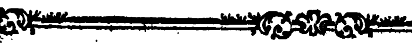
Bon ſoir, Victorine... Adieu... Bon ſoir. Qu'à moi, qu'à moi.



SCENE XI.

VICTORINE *ſeule.*

QU'à moi, qu'à moi, que veut-il dire? Il a quelque choſe d'extraordinaire aujourd'hui : ce n'eſt pas ſa gaieté, ce n'eſt pas ſon air franc : il rêvoit. Si c'étoit... non.



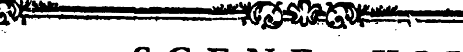
SCENE XII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE *à ſa fille*

ON vous appelle, on vous ſonne depuis une heure

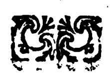
(Victorine ſort.)



SCENE XIII.

ANTOINE *ſeul.*

QUATRE ou cinq miſérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maiſon de quarante perſonnes. Nous verrons demain... ce ſera un beau bruit....Je n'oublie rien. Non. (*Il ſouffle les bougies, & ferme les volets.*) Je vais me coucher.



SCENE XIV.

UN DOMESTIQUE *de M. Vanderk*, ANTOINE.

ANTOINE.

QUoi !

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antoine, Monsieur dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

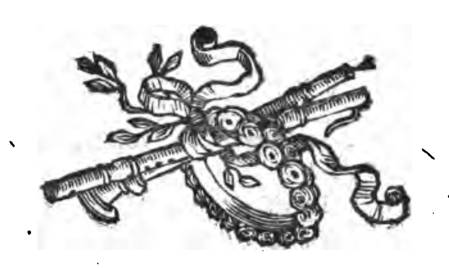
LE DOMESTIQUE.

Bon soir, M. Antoine.

ANTOINE.

Bon soir, bon soir.

Fin du second Acte.



SCENE III.

M. VANDERK fils, *seul.*

POURQUOI Antoine a-t-il pris ces clefs ? Que vais-je faire ? C'eſt de le réveiller. Je lui dirai .... Je veux ſortir .... J'ai des emplettes : j'ai quelques affaires ... Frappons. Antoine .... Je n'entens rien ... Antoine. (*prêt à frapper, il ſuſpend le coup.*) Il va me faire cent queſtions. Vous ſortez de bonne heure, quelle affaire avez-vous donc ? Vous ſortez à cheval : attendez le jour. Je ne veux pas attendre moi... Donnez-moi les clefs. (*il frappe.*) Antoine.

SCENE IV.

M. VANDERK fils, ANTOINE (*dans ſa chambre.*)

ANTOINE.

QUI eſt là ?

M. VANDERK fils.

Il a répondu. Antoine.

ANTOINE.

Qui peut frapper ſi matin ?

M. VANDERK fils.

Moi.

ANTOINE.

Ah ! Monſieur, j'y vais.

SCENE V.

M. VANDERK fils *ſeul.*

IL ſe leve ... Rien de moins extraordinaire; j'ai affaire, moi, je ſors. Je vais à deux pas : quand j'irois plus

plus loin. Mais vous êtes en bottines. Mais ce cheval ? mais ce Domestique ? Eh bien, je vais à deux lieues d'ici ; mon pere m'a dit de lui faire une commission. Comme l'esprit va chercher bien loin les raisons les plus simples. Ah ! je ne sçais pas mentir.

SCENE VI.

M. VANDERK fils, ANTOINE (*son col à la main.*)

ANTOINE.

COMMENT, Monsieur c'est vous ?

M. VANDERK fils

Oui, donne moi vîte les clefs de la porte cochére.

ANTOINE.

Les clefs ?

M. VANDERK fils.

Oui.

ANTOINE.

Les clefs ? mais le Portier doit les avoir.

M. VANDERK fils.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah ! c'est vrai : hier au soir, je ne m'en ressouvenois pas. Mais à propos Monsieur votre pere les a.

M. VANDERK fils.

Mon pere : hé pourquoi les a-t-il ?

ANTOINE.

Demandez-le-lui, je n'en sçais rien.

M. VANDERK fils.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK fils.

Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre les clefs.

ANTOINE.

Peut-être quelque Domestique: ce mariage... Il a appréhendé l'embarras des fêtes, des aubades... Il veut se lever le premier: enfin que sçai-je?

M. VANDERK fils.

Eh bien, mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand.... rends-moi un petit service: entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon pere: il aura mis les clefs sur quelque table, sur quelque chaise; apporte-les-moi. Prends garde de le reveiller, je serois au désespoir si j'étois la cause que son sommeil eût été troublé.

ANTOINE.

Que n'y allez-vous?

M. VANDERK fils.

S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raison que moi.

ANTOINE.

J'y vais: ne sortes pas, ne sortez pas.

SCENE VII.

M. VANDERK fils, *seul.*

OU veux-tu que j'aille?.., J'aurois bien cru qu'il m'auroit fait plus de questions; Antoine est un bon homme.... Il se sera bien imaginé... Ah mon pere, mon pere!.. Il dort... Il ne sçait pas.... Ce cabinet... cette maison, tout ce qui frappe mes yeux m'est plus cher: quitter cela pour toujours, ou pour long-temps, cela fait une peine qui... Ah! le voilà... Ciel! c'est mon pere.

SCENE VIII.

M. VANDERK pere, *en robe de chambre*, M. VANDERK fils

M. VANDERK fils.

AH! mon pere, ah! que je suis fâché : c'est la faute d'Antoine : je le lui avois dit ; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK pere.

Non, je l'étois.

M. VANDERK fils.

Vous l'étiez ! & sans doute que....

M. VANDERK pere.

Vous ne me dites pas bon jour.

M. VANDERK fils.

Mon pere, je vous demande pardon, je vous souhaite bien le bon jour. Comment avez-vous passé la nuit ? votre santé...

M. VANDERK pere.

Vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK fils.

Oui, je voulois....

M. VANDERK pere.

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK fils.

C'est pour moi, c'est le mien, & celui de mon Domestique.

M. VANDERK pere.

Eh! où allez-vous si matin ?

M. VANDERK fils.

Une fantaisie d'exercice ? je voulois faire le tour des remparts : une idée... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin,

M. VANDERK pere.

Dès hier au ſoir, vous aviez dit qu'on tînt vos chevaux prêts; Victorine l'a ſçu de quelqu'un, d'un homme de l'écurie, & vous aviez l'idée de ſortir.

M. VANDERK fils.

Non pas abſolument.

M. VANDERK pere.

Non! mon fils, vous avez quelque deſſein?

M. VANDERK fils.

Quel deſſein voudriez-vous que j'euſſe?

M. VANDERK pere.

C'eſt moi qui vous le demande.

M. VANDERK fils.

Je vous aſſure mon pere....

M. VANDERK pere.

Mon fils, juſqu'à cet inſtant, je n'ai connu en vous ni détours, ni menſonges: ſi ce que vous me dites eſt vrai, répetez-le-moi, & je vous croirai.... Si ce ſont quelques raiſons, quelques folies de votre âge, de niaiſeries qu'un pere peut ſoupçonner, mais ne doit jamais ſçavoir; quelque peine que cela me faſſe, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un & l'autre: voici les clefs, ſortez. (*Le fils tend la main, & les prend.*) Mais, mon fils, ſi cela pouvoit intéreſſer votre repos, & le mien, & celui de votre mere.

M. VANDERK fils.

Ah mon pere.

M. VANDERK pere.

Il n'eſt pas poſſible qu'il y ait rien de déshonnorant dans ce que vous allez faire?

M. VANDERK fils.

Ah! bien plutôt.....

M. VANDERK pere.

Achevez.

M. VANDERK fils.

Que me demandez-vous ! Ah, mon pere, vous me l'avez dit hier : vous avez été insulté, vous étiez jeune ; vous vous êtes battu ; vous le feriez encore.... Ah ! que je suis malheureux ! je sens que je vais faire le malheur de votre vie. Non... jamais... Quelle leçon !... Vous pouvez m'en croire... si la fatalité...

M. VANDERK pere.

Insulté... battu... Le malheur de ma vie : mon fils, causons ensemble, & ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK fils.

S'il étoit possible que j'exigeasse de vous un serment... Promettez-moi que, quelque chose que je vous dise, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK pere.

Si cela est juste.

M. VANDERK fils.

Juste ou non.

M. VANDERK pere.

Juste ou non.

M. VANDERK fils.

Ne vous alarmez pas. Hier au soir j'ai eu quelqu'altercation, une dispute avec un Officier de Cavalerie : nous sommes sortis, on nous a séparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK pere, *en s'appuyant sur le dos d'une chaise.*

Ah ! mon fils.

M. VANDERK fils.

Mon pere, voilà ce que je craignois.

M. VANDERK pere.

Et puis-je sçavoir de vous un détail plus étendu de votre querelle, & de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé ?

M. VANDERK fils.

Ah ! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour eviter votre présence.

M. VANDERK pere.

Vous fait-elle du chagrin ?

M. VANDERK fils.

Ah ! jamais, jamais je n'ai eu tant besoin d'un ami, & sur-tout de vous.

M. VANDERK pere.

Enfin vous avez eu dispute.

M. VANDERK fils.

L'histoire n'est pas longue : la pluie qui est survenue hier m'a forcé d'entrer dans un café. Je jouois une partie d'échecs : j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parloit avec chaleur ; il racontoit je ne sçais quoi de son pere, d'un marchand, d'un escompte de billets ; mais je suis sûr d'avoir entendu très-distinctement : „ oui..... tous ces Négociants, tous ces Commerçants sont des fripons, sont des misérables. „ Je me suis retourné, je l'ai regardé : lui, sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avoit qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos : nous sommes sortis, on nous a séparés.

M. VANDERK pere.

Vous me permettrez de vous dire...

M. VANDERK fils.

Ah ! je sçais, mon pere, tous les reproches que vous pouvez me faire : cet Officier pouvoit être dans un instant d'humeur : ce qu'il disoit pouvoit ne pas me regarder : lorsqu'on dit tout le monde, on ne dit personne ; peut-être même ne faisoit-il que raconter ce qu'on lui avoit dit : & voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice : il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cepandant qu'il l'a dit, parce que j'étois présent.

M. VANDERK pere.

Vous le désirez : vous connoît-il ?

M. VANDERK fils.

Je ne le connois pas.

M. VANDERK pere.

Et vous cherchez querelle ! Ah mon fils ! pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez votre pere ? je pense si souvent que j'ai un fils.

M. VANDERK fils.

C'est parce que j'y pensois.

M. VANDERK pere.

Eh ! dans quelle incertitude, dans quelle peine alliez-vous jetter aujourd'hui vôtre mere & moi !

M. VANDERK fils.

J'y avois pourvu.

M. VANDERK pere.

Comment ?

M. VANDERK fils.

J'avois laissé sur ma table une Lettre adressée à vous; Victorine vous l'auroit donnée.

M. VANDERK pere.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine ?

M. VANDERK fils.

Non; mais elle devoit reporter quelque chose sur ma table, & elle l'auroit vue.

M. VANDERK pere.

Eh ! quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des loix ?

M. VANDERK fils.

La juste rigueur !

M. VANDERK pere.

Oui, elles sont justes ces loix.... Un peuple.... je ne sçais lequel.. Les Romains, je crois, accordoient des récompenses à qui conservoit la vie d'un citoyen. Quel-

M. VANDERK pere.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appellé.

M. VANDERK pere.

Je t'ai appellé?... Antoine, je connois ta discrétion, ton amitié pour moi, & pour mon fils; il sortoit pour se battre.

ANTOINE.

Contre qui? je vais...

M. VANDERK pere.

Cela est inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre: je vais réveiller...

M. VANDERK pere.

Non, ce n'est pas....

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de....

M. VANDERK pere.

Tais-toi, il est ici; cours à son appartement, dis-lui, dis-lui que je le prie de m'envoyer la Lettre dont il vient de me parler. Ne dis pas autre chose; ne fais voir aucun intérêt sur ce qui le regarde.... Remarque.... vas, qu'il te donne cette Lettre, & qu'il m'attende: je vais le voir.



SCENE XI.

M. VANDERK pere, *seul.*

AH ciel! fouler aux pieds la raison, la nature & les loix. Préjugé funeste! abus cruel du point d'honneur! tu ne pouvois avoir pris naissance que dans les tems les plus barbares, tu ne pouvois subsister qu'au milieu d'une nation vaine & pleine d'elle-même, qu'au

milieu d'un peuple dont chaque particulier compte sa personne pour tout, & sa patrie & sa famille pour rien. Et vous, loix sages, vous avez désiré mettre un frein à l'honneur ; vous avez ennobli l'échaffaud ; votre sévérité a servi à froisser le cœur d'une honnête homme entre l'infamie & le supplice, Ah ! mon fils ! ...



SCENE XII.

ANTOINE, M. VANDERK pere.

ANTOINE.

MONSIEUR, vous l'avez laissé partir ?

M. VANDERK pere.

Il est parti ! ô Ciel ! arrêtez....

ANTOINE.

Ah ! Monsieur, il est déja bien loin. Je traversois la cour ; il a mis ses pistolets à l'arçon.

M. VANDERK pere.

Ses pistolets !

ANTOINE.

Il m'a crié, Antoine, je te recommande mon pere, & il a mis son cheval au galop.

M. VANDERK pere.

Il est parti ! ah, Dieux ! (*Il reve profondement ; il reprend sa fermeté, & dit :*) Que rien ne transpire ici. Viens suis-moi, je vais m'habiller.

Fin du troisieme Acte.



SCENE IV.

LA TANTE, M. VANDERK pere.

M. VANDERK pere, *ayant repris un air serein.*

HE bien, ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir ?

LA TANTE.

Mon frere, je suis très en colere ; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK pere.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK pere.

J'ai cru que les droits du sang n'admettoient point de ces ménagemens, & qu'un frere...

LA TANTE.

Et moi, qu'une Sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK pere.

Quoi ! vous auroit-on manqué en quelque chose ?

LA TANTE.

Oui sans doute.

M. VANDERK pere.

Qui ?

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK pere.

Mon fils ! Eh, quand peut-il vous avoir désobligé.

LA TANTE.

A l'instant.

M. VANDERK pere.

A l'instant !

LA TANTE.

Oui, mon frere, à l'instant : il est bien singulier que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne soit pas ici : & qu'il sorte.

M. VANDERK pere.

Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE.

Indispensable, indispensable, votre sang froid me tue : il faut me le trouver mort ou vif; c'est lui qui me donne la main.

M. VANDERK pere.

Je compte vous la donner, s'il le faut.

LA TANTE.

Vous ? Au reste je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh ça, mon frere, parlons raison ; il n'y a point de chose que je n'aye imaginé pour mon neveu, quoiqu'il soit mal-honnête à lui d'être sorti. Il y a près mon Château ou plutôt près du vôtre, & je vous en rends grace; il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1574, mais il n'est pas rachetable.

M. VANDERK pere.

Soit.

LA TANTE.

C'est un abus; mais c'est fâcheux.

M. VANDERK pere.

Cela peut être : allons rejoindre....

LA TANTE.

Nous avons le tems, il faut repeindre les vitraux de la Chapelle; cela vous étonne.

M. VANDERK pere.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'est que les armoiries sont écartelées d'Arragon, & que le lambel....

M. VANDERK pere.

Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui.

LA TANTE.

Non, je vous assure.

M. VANDERK pere.

Hé bien, nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'est que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choses étonnantes : il est aimable, il est aimable. Nous avons dans la province la plus riche héritiére, c'est une Cramont Ballıere de la Tour d'Agon, vous sçavez ce que c'est, elle est même parente de votre femme; votre fils l'épouse, j'en fais mon affaire: vous ne paroîtrez pas, vous; je le propose, je le marie, il ira à l'armée, & moi je reste avec sa femme, avec ma niéce, & j'éleve ses enfans.

M. VANDERK pere.

Eh! ma sœur.

LA TANTE.

Ce sont les vôtres, mon frere.

M. VANDERK pere.

Entrons dans le salon, sans doute on nous y attend.

SCENE V.

LES MEMES, ANTOINE.

M. VANDERK pere, *à Antoine qui entre.*

ANTOINE reste ici.

LA TANTE *en s'en allant.*

Je vois qu'il est heureux, mais très-heureux pour mon neveu que je sois venue ici. Vous mon frere, vous avez perdu toute idée de noblesse & de grandeur; le commerce rétrécit l'ame, mon frere. Ce cher enfant! ce cher enfant! Mais c'est que je l'aime de tout mon cœur.

SCENE VI.

ANTOINE *seul.*

OUI, ma résolution est prise : comment ! peut-être un miserable, un drôle....

SCENE VII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

QU'est-ce que tu demandes ?

VICTORINE.

J'entrois.

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cela, toujours sur mes talons ; c'est bien étonnant, la curiosité, la curiosité. Mademoiselle, voilà peut-être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie ; mais la curiosité dans une jeune personne ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Eh mais je venois vous dire.

ANTOINE.

Va-t-en, va-t-en, écoute, sois sage, & vis toujours honnêtement, & tu ne pourras manquer.

VICTORINE *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SCENE VIII.

LES MEMES, M. VANDERK pere.

M. VANDERK pere.

SORTEZ, Victorine, laissez-nous, & fermez la porte.

SCENE IX.

M. VANDERK pere, ANTOINE.

M. VANDERK pere.

VEZ-vous dit au Chirurgien de ne pas s'éloigner ?

ANTOINE.

Non.

M. VANDERK pere.

Non !

ANTOINE.

Non, non.....

M. VANDERK pere.

Pourquoi ?

ANTOINE.

Pourquoi ? C'est que Monsieur votre fils ne se battra pas.

M. VANDERK pere.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ANTOINE.

Monsieur, Monsieur, un Gentilhomme, un Militaire, un Diable, fût-ce un Capitaine de Vaisseau de Roi ; c'est ce qu'on voudra : mais il ne se battra pas, vous dis-je, ce ne peut être qu'un assassin, il lui a cherché querelle : il croit le tuer, il ne le tuera pas.

M. VANDERK pere.

Antoine.

ANTOINE.

Non Monsieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé... je sçais par où il doit venir, je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera, je le tuerai ou il me tuera ? s'il me tue, il sera plus embarrassé que moi ; si je le tue, Monsieur, je vous recommande ma fille, Au reste je n'ai pas besoin de vous la recommander.

M. VANDERK pere.

Antoine, ce que vous dites est inutile, & jamais....

ANTOINE.

Vos pistolets, vos pistolets; vous m'avez vu, vous m'avez vu sur ce vaisseau, il y a long-tems. Qu'importe? morbleu, en fait de valeur, il ne faut qu'être homme, & des armes.

M. VANDERK pere.

Eh! mais Antoine.

ANTOINE.

Monsieur... ah mon cher Maître, un jeune homme d'une aussi belle espérance; ma fille me l'avoit dit, & l'embarras d'aujourd'hui, & la noce & tout ce monde: à l'instant même... les clefs du magasin. Je les emportois. (*Il remet les clefs à M. Vanderk.*) Ah, j'en deviendrai fou! ah, Dieu.

M. VANDERK pere.

Il me brise le cœur: écoutez-moi, Antoine, je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK pere.

Antoine, croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous ne l'aimez?

ANTOINE.

Et c'est à cause de cela, vous en mourrez.

M. VANDERK pere.

Non.

ANTOINE.

Ah, Ciel!

M. VANDERK pere.

Antoine, vous manquez de raison, je ne vous conçois pas aujourd'hui: écoutez-moi.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK pere.

Écoutez-moi, vous dis-je, rappellez toute votre presence d'esprit, j'en ai besoin; écoutez avec attention

ce que je vais vous confier. On peut venir à l'inſtant, & je ne pourrois plus vous parler...... Crois-tu, mon pauvre Antoine; crois-tu, mon vieux camarade, que je ſois inſenſible? N'eſt-ce pas mon fils? n'eſt-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout le bonheur de ma vieilleſſe? Et ma femme.... ah quel chagrin! ſa ſanté foible.... mais c'eſt ſans remede: le préjugé qui afflige notre nation rend ſon malheur inévitable.

ANTOINE.

Eh! ne pouviez-vous accommoder cette affaire?

M. VANDERK pere.

L'accommoder! Tu ne connois pas toutes les entraves de l'honneur: où trouver ſon adverſaire? où le rencontrer à préſent? Eſt-ce ſur le champ de bataille que pareilles affaires s'accommodent? Hé! n'eſt-il pas & contre les mœurs & contre les loix que je paroiſſe en être inſtruit?... Et ſi mon fils eût héſité, s'il eût molli, ſi cette cruelle affaire s'étoit accommodée, combien s'en préparoit-il dans l'avenir! Il n'eſt point de demi-brave, il n'eſt point de petit homme qui ne cherchât à le tâter, il lui faudroit dix affaires heureuſes pour faire oublier celle-ci. Elle eſt affreuſe dans tous ſes points; car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort!

M. VANDERK pere.

Une étourderie!

ANTOINE.

Une étourderie!

M. VANDERK pere.

Oui. Mais ne perdons pas le tems en vaines diſcuſſions, Antoine.

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK pere.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, Monſieur.

M. VANDERK pere.

Ne passez mes ordres en aucune maniére, songez qu'il y va de l'honneur de mon fils & du mien: c'est vous dire tout.

ANTOINE.

Ah, Ciel !

M. VANDERK pere.

Je ne peux me confier qu'à vous : & je me fie à votre âge, à votre expérience ; & je peux dire, à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent se rencontrer : déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu ; tenez-vous en le plus loin que vous pourrez : ne soyez, s'il est possible, reconnu en aucune maniére. Si mon fils a le bonheur cruel de tuer son adversaire, montrez-vous alors ; il sera agité, il sera égaré, il verra mal ; voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention, veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur le champ tous vos soins à son adversaire, s'il respire encore, emparez-vous de ses derniers momens, donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité, expiez autant qu'il est en vous le crime auquel je participe, puisque... puisque... Cruel honneur !..... Mais, Antoine, si le Ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils.... je suis pere, & je crains mes premiers mouvemens : je suis pere..... & cette fête, cette noce.... ma femme.... sa santé, moi-même, alors tu accourras ; mais comme ta présence m'en diroit trop, ais cette attention, écoute bien, ais-la pour moi, je t'en suplie : tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement ; & tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet : tu ne parleras à personne, mes chevaux seront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais Monsieur....,

M. VANDERK pere.

Voici quelqu'un, & c'est sa mere.

SCENE X.

LES MEMES, Mme VANDERK.

Mme VANDERK.

AH! mon cher ami, tout le monde est prêt : voici vos gants. Antoine, eh comme te voilà fait ! Tu aurois bien dû te mettre en noir, te faire beau le jour du mariage de ma fille ; je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'est que...... Madame...... Je vais en affaire, oui, oui.... Madame.

M. VANDERK pere.

Allez, allez, Antoine ; faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE.

Oui, Monsieur.

M. VANDERK pere.

N'oubliez rien ?

ANTOINE.

Oui, Monsieur.

Mme VANDERK.

Antoine.

ANTOINE.

Madame.

Mme VANDERK.

Ah, si tu trouves mon fils, je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde point.

M. VANDERK pere.

Allez, Antoine, allez. (*Antoine & M. Vanderk se se regardent Antoine sort.*)

SCENE XI.

M. & Mme VANDERK.

Mme VANDERK.

ANTOINE a l'air bien effarouché.

M. VANDERK pere.

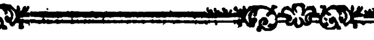
Tout ceci l'échauffe & le dérange.

Mme VANDERK.

Ah mon ami, faites-moi compliment ; il y a plus de deux ans que je ne me suis si bien portée..... Ma fille..... mon gendre, toute cette famille est si respectable, si honnête, la bonne robe est sage comme les loix : mais mon ami, j'ai un reproche à vous faire, & votre sœur a raison, vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne sçais en quel endroit ; au reste, vous le sçavez : il faut cependant que ce soit très-loin, car je suis sûre qu'il ne s'est point amusé : & lorsqu'il va revenir ; il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'étoit pas habillé, & qu'il étoit monté à cheval.

M. VANDERK pere (*lui prenant la main affectueusement.*)

Laissez-moi respirer, & permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction. Votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces ; l'adversité est si près de nous ; la plus grande félicité est si peu stable, si peu.... Ne faisons point attendre ; on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.



SCENE XII.

LES MEMES, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE.
(*dans le fond*)

M. VANDERK pere.

Allons, belle jeunesse ; Madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous, mes enfans, voir un pareil jour ? (*à part.*) & plus beau que celui-ci.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VICTORINE *se retournant vers la coulisse d'où elle sort.*

MONSIEUR Antoine, Monsieur Antoine, Monsieur Antoine! ... Le Maître d'Hôtel, les Gens, les Commis, tout le monde demande M. Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon pere est bien étonnant; je le cherche par-tout, je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, & jamais... Eh?... Quoi?... Hain?... Antoine, Antoine. Hé bien, qu'ils appellent? Cette cérémonie que je croyois si gaie, grands Dieux comme elle est triste.... Mais lui, ne s'être pas trouvé au mariage de sa sœur. Et d'un autre côté aussi mon pere avec ses raisons, „ sois sage, sois sage, & tu ne „ pourras manquer... " Où est-il allé? Je...

SCENE II.

M. DESPARVILLE pere, VICTORINE.

M. DESPARVILLE pere.

MADEMOISELLE, puis-je entrer?

VICTORINE.

Monsieur, vous êtes sans doute de la noce entrez dans le sallon.

M.

M. DESPARVILLE pere.

Je n'en ſuis pas, Mademoiſelle, je n'en ſuis pas.

VICTORINE.

Ah, Monſieur, ſi vous n'en êtes pas, pour quelle raiſon ?....

M. DESPARVILLE pere.

Je viens pour parler à Monſieur Vanderk.

VICTORINE.

Lequel ?

M. DESPARVILLE pere.

Mais le Négociant. Eſt-ce qu'il y a deux Négocians de ce nom-là ? C'eſt celui qui demeure ici.

VICTORINE.

Ah, Monſieur, quel embarras ! Je vous aſſure que je ne ſçais comment Monſieur pourra vous parler au milieu de tout ceci : & même on ſeroit à table, ſi on n'attendoit pas quelqu'un qui ſe fait bien attendre.

M. DESPARVILLE pere.

Mademoiſelle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne ſçavoit donc pas l'embarras....

M. DESPARVILLE pere.

Il ne ſçavoit pas, il ne ſçavoit pas ; c'eſt hier au ſoir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc ; ſi je peux l'aborder, car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai... Qu'eſt-ce que je dirai ?

M. DESPARVILLE pere.

Dites que c'eſt quelqu'un qui voudroit lui parler que c'eſt quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, ſur une Lettre qu'il en a reçue.... Ajoutez que..... Non.... dites-lui ſeulement cela.

VICTORINE.

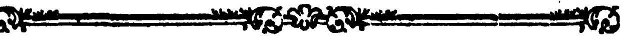
J'y vais... Quelqu'un... Mais Monſieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLE pere.

Il le sçait bien peu. Dites, au reste, que c'est M. Desparville, que c'est le Maître d'un Domestique....

VICTORINE.

Ah je sçais, un homme qui avoit un visage... qui avoit un air.... Hier au soir... J'y vais, j'y vais.



SCENE III.

M. DESPARVILLE pere, (*seul.*)

QUE de raisons! parbleu ces choses là sont bien faites pour moi! Il faut que cet homme marie justement sa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler; c'est fait exprès, oui, c'est fait exprès pour moi, pour moi; ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Peste soit des enfans! Je ne veux plus m'embarrasser de rien; je vais me retirer dans ma province. Mais mon pere... mon pere, mais mon fils, va te promener; j'ai fait mon tems, fais le tien. Ah! c'est apparemment notre homme; encore un refus que je vais essuyer.

SCENE IV.

M. VANDERK pere, M. DESPARVILLE pere, (*un Domestique.*)

M. DESPARVILLE pere.

MONSIEUR, Monsieur, je suis fâché de vous déranger. Je sçais tout ce qui vous arrive: vous mariez votre fille aujourd'hui; vous êtes à l'instant en compagnie; mais un mot, un seul mot.

M. VANDERK pere.

Et moi, Monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-

être fait attendre. J'avois dit à quatre heures, & il est trois heures seize minutes. Monsieur, asseyez-vous.

M. DESPARVILLE pere.

Non: parlons debout, j'aurai bien-tôt dit Monsieur, je crois que le Diable est après moi. J'ai depuis quelques jours besoin d'argent, & encore plus depuis hier pour la circonstance la plus pressante, & que je ne peux pas dire... J'ai une lettre de change, bonne, excellente, c'est, comme disent vos marchands, c'est de l'or en barre; mais elle sera payée quand? quand? Je n'en sçais rien: ils ont des usages, des usances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos Confreres, mais tous ceux que j'ai vu jusqu'à présent sont des Arabes, des Juifs; pardonnez-moi le terme, oui des Juifs. Les uns m'ont demandé des remises considérables, parce qu'ils voient que j'en ai besoin. D'autres m'ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le payement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas?

M. VANDERK pere.

Puis-je la voir?

M. DESPARVILLE pere.

La voilà.... (*Pendant que M. Vanderk lit.*) Je payerai tout ce qu'il faudra. Je sçais qu'il y a des droits. Faut-il le quart? faut-il..... J'ai besoin d'argent.

M. VANDERK pere (*sonne: on entend la sonnette.*)

Monsieur, je vais vous la payer,

M. DESPARVILLE pere.

A l'instant?

M. VANDERK pere.

Oui, Monsieur?

M. DESPARVILLE pere.

A l'instant! prenez, prenez, Monsieur. Ah, quel service vous me rendez! Prenez, prenez, Monsieur.

M. VANDERK pere. (*au Domestique qu'il a sonné.*)

Allez à ma caisse, apportez le montant de cette lettre 2400 livres.

M. DESPARVILLE pere.

Monsieur, au service que vous me rendez, pourriez-vous en ajouter un second, celui de me faire donner de l'or.

M. VANDERK pere.

Volontiers, Monsieur. (*au Domestique*) Apportez la somme en or.

M. DESPARVILLE pere *au Domestique qui sort.*

Faites retenir, Monsieur, l'escompte, l'acompte.

M. VANDERK pere.

Non, Monsieur, je ne prends point d'escompte, ce n'est pas mon commerce. Et je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coute rien. Votre lettre vient de Cadix, elle est pour moi une rescription, elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLE pere.

Monsieur, Monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté. Vous ne sçavez pas toute l'obligation que je vous ai, toute l'etenduë du service que vous me rendez.

M. VANDERK pere.

Je souhaite qu'il soit considérable.

M. DESPARVILLE pere.

Ah, Monsieur, Monsieur, ah que vous êtes heureux! Vous n'avez qu'une fille, vous?

M. VANDERK pere.

J'espere que j'ai un fils.

M. DESPARVILLE pere.

Un fils! Mais il est apparemment dans le commerce, dans un état tranquille. Mais le mien, le mien est dans le service: à l'instant que je vous parle, n'est-il pas occupé à se battre?

M. VANDERK pere,

A ſe battre !

M. DESPARVILLE pere.

Oui, Monſieur, à ſe battre, un autre jeune homme dans un café. Un petit étourdi lui a cherché querelle, je ne ſçais pourquoi, je ne ſçais comment, il ne le ſçait pas lui même.

M. VANDERK pere.

Que je vous plains ! & qu'il eſt à craindre !

M. DESPARVILLE pere,

A craindre ! je ne crains rien. Mon fils eſt brave, il tient de moi ; & adroit, adroit, à vingt pas il couperoit une balle en deux ſur une lame de couteau ; mais il faut qu'il s'enfuye, c'eſt le diable ; vous entendez bien, vous entendez bien : je me fie à vous vous m'avez gagné l'ame.

M. VANDERK pere.

Monſieur, je ſuis flatté de votre. (*On frappe à la porte un coup.*) Je ſuis flatté de ce que... (*un ſecond coup.*)

M. DESPARVILLE pere.

Ce n'eſt rien, c'eſt qu'on frappe chez vous.

(*un troiſieme coup.*)

M. Vanderk tombe ſur un ſiége.

M. DESPARVILLE pere.

Monſieur, vous ne vous trouvez pas indiſpoſé ?

M. VANDERK pere.

Ah, Monſieur, tous les peres ne ſont pas malheureux. (*Le Domeſtique entre, il tient des rouleaux de louis.*) Voilà votre ſomme. Partez, Monſieur, vous n'avez pas de tems à perdre.

M. DESPARVILLE pere.

Que je vous ſuis obligé, Monſieur.

M. VANDERK pere.

Permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLE pere.

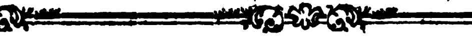
Ah ! vous avez affaire. Ah le brave homme ! ah l'honnête homme ! Monsieur, mon sang est à vous, restez, restez, restez, je vous en prie.



SCENE V.

M. VANDERK pere *seul.*

MON fils est mort..... je l'ai vu là.... & je ne l'ai pas embrassé !.. Ah, Ciel... que de peine sa naissance me préparoit ! Que de chagrin sa mere !...



SCENE VI.

M. VANDERK pere, ANTOINE.

M. VANDERK pere.

HÉ bien ?

ANTOINE.

Ah mon maître ! tous deux, j'étois très-loin, mais j'ai vu, j'ai vu.... Ah, Monsieur !

M. VANDERK pere.

Mon fils !

ANTOINE.

Oui, ils se sont approchés à bride abbattue. L'Officier a tiré, votre fils ensuite. L'Officier est tombé d'abord, il est tombé le premier. Après cela, Monsieur, ah mon cher maître ! les cheveaux se sont séparés... je suis couru.... je.... je....

M. VANDERK pere.

Voyez si mes chevaux sont mis, Faites approcher par le porte de derriére ; venez m'avertir ; courrons-y ; peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE.

Mort, mort ; j'ai vu sauter son chapeau ; mort.

SCENE VII.

LES MEMES, VICTORINE.

VICTORINE.

MORT ! Eh qui donc ? qui donc ?

M. VANDERK pere.

Que demandez-vous ?

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes ? sors d'ici tout à l'heure.

M. VANDERK pere.

Laissez-la. Allez, Antoine ; faites ce que je vous dis.

SCENE VIII.

M. VANDERK pere, VICTORINE.

(Antoine dans l'appartement.)

M. VANDERK pere.

QUE voulez-vous, Victorine ?

VICTORINE.

Je venois demander si on doit faire servir : & j'ai rencontré un Monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK pere.

Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie ?

VICTORINE.

On va servir.

M. VANDERK pere.

Tâchez de parler à Madame en particulier ; vous lui direz que je suis à l'instant forcé de sortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter ; mais qu'elle fasse ensorte qu'on ne s'apperçoive pas de mon absence, je serai peut-être..... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort. Eh qui donc ? Monſieur votre fils ?

M. VANDERK pere.

Victorine.

VICTORINE.

J'y vais, Monſieur, j'y vais ; non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK pere.

Non, reſtez, je vous l'ordonne : vos pleurs vous trahiroient. Je vous défends de ſortir d'ici que je ne ſois rentré.

VICTORINE *appercevant M. Vanderk fils.*

Ah ! Monſieur !

M. VANDERK pere.

Mon fils !

SCENE IX.

LES MÊMES, M. VANDERK fils, M. DESPARVILLE pere, M. DESPARVILLE fils.

M. VANDERK fils.

MON pere !

M. VANDERK pere.

Mon fils !... je t'embraſſe.... je te revois ſans doute honnête homme.

M. DESPARVILLE pere.

Oui, morbleu, il l'eſt.

M. VANDERK fils.

Je vous préſente Meſſieurs Deſparville.

M. VANDERK pere.

Meſſieurs.

M. DESPARVILLE pere.

Monſieur, je vous préſente mon fils. N'étoit-ce pas mon fils, n'étoit-ce pas lui juſtement qui étoit ſon adverſaire.

M.

M. VANDERK pere.

Comment, est-il possible que cette affaire...

M. DESPARVILLE pere.

Bien! bien! morbleu bien! Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLE fils.

Mon pere, permettez-moi de parler.

M. VANDERK fils.

Qu'allez-vous dire?

M. DESPARVILLE fils.

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK fils.

Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLE fils.

Le récit seroit trop court si vous le faisiez, Monsieur; & à présent votre bonheur est le mien. (*à M. Vanderk pere.*) Il me paroît, Monsieur, que vous étiez aussi instruit que mon pere l'étoit. Mais voici, ce que vous ne sçavez pas. Nous nous sommes rencontrés, j'ai couru sur lui, j'ai tiré: il a foncé sur moi; il m'a dit, Je tire en l'air, & il l'a fait. Ecoutez, m'a-t-il dit en me serrant la botte? j'ai cru hier que vous insultiez mon pere en parlant des Négocians; Je vous ai insulté, j'ai senti que j'avois tort, je vous en fais excuse: N'êtes-vous pas content? Eloignez-vous, & recommençons. Je ne peux, Monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi: je me suis précipité de mon cheval, il en a fait autant, & nous nous sommes embrassés. J'ai rencontré mon pere, lui, à qui pendant ce temps-là, lui, à qui vous rendiez service. Ah Monsieur.

M. DESPARVILLE pere.

Hé vous le sçaviez, morbleu: & je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous! Et vous m'obligiez pendant ce temps-là! moi je suis ferme, je suis honnête; mais en pareille occasion, à votre place j'aurois envoyé le Baron Desparville à tous les Diables.

M. VANDERK pere.

Ah Messieurs, qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie ! Messieurs, j'entends du bruit ; Nous allions nous mettre à table, faites moi l'honneur d'être de la noce. Que rien ne transpire ici, cela troubleroit la fête. (*à M. Desparville fils.*) Après ce qui s'est passé, Monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ennemi, ou le plus grand ami de mon fils, & vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLE fils.

Ah Monsieur ! (*en baisant la main de M. Vanderk pere.*)

M. DESPARVILLE pere *à son fils.*

Mon fils ce que vous faites là est bien.

VICTORINE, *à M. Vanderk fils.*

Qu'à moi, qu'à moi, ah cruel !

M. VANDERK fils (*à Victorine.*)

Que je suis aise de te revoir !

M. VANDERK pere.

Victorine, taisez-vous.

SCENE X.

LES MEMES, Mme VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE.

Mme VANDERK.

Ah ! te voilà, mon fils. (*à M. Vanderk pere.*) Mon cher ami, peut-on faire servir ? Il est tard.

M. VANDERK pere.

Ces Messieurs veulent bien rester. (*à Messieurs Desparville.*) Voici Messieurs, ma femme, mon gendre & ma fille que je vous présente.

M. DESPARVILLE pere.

Quel bonheur mérite une telle famille ?

SCENE XI.

LES MEMES, LA TANTE.

LA TANTE.

ON dit que mon neveu est arrivé. Hé te voilà, mon cher enfant. Je n'ai eu qu'un cri après toi. Je t'ai demandé, je t'ai désiré. Ah, ton pere est singulier, mais très-singulier, te donner une commission le jour du mariage de ta sœur!

M. VANDERK pere.

Madame, vous demandiez des Militaires, en voici. Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Hé, c'est le vieux Baron Desparville.

M. DESPARVILLE pere.

Hé c'est vous Madame la Marquise: Je vous croyois en Berri.

LA TANTE.

Que faites-vous ici?

M. DESPARVILLE pere.

Vous êtes Madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus....

M. VANDERK pere.

Monsieur, Monsieur, passons dans le salon, vous y renouerez connoissance. Ah Messieurs! ah mes enfans, je suis dans l'ivresse de la plus grande joie. (*à sa femme.*) Madame, voilà notre fils.

(*Il embrasse son fils, le fils embrasse sa mere.*)

SCENE XII.

LES MEMES, ANTOINE.

ANTOINE.

LE carosse est avancé, Monsieur, &.... Ah Ciel!... ah Dieu!... ah Monsieur!

